

COMPARAISON DES SYSTÈMES MÉDIATIFS DE QUATRE DIALECTES TIBÉTAINS (tibétain central, ladakhi, dzongkha et amdo)

Nicolas TOURNADRE

1. INTRODUCTION

Les facteurs intervenant dans les processus cognitifs à l'origine des paradigmes médiatifs¹ dans les langues naturelles sont assez nombreux. On peut citer non seulement le caractère subjectif/objectif, proche /lointain du locuteur, direct/indirect (ou oui-dire, ou encore information de première ou seconde main), la nature nouvelle / ancienne de l'information mais aussi le caractère constatif (ou testimonial), inférentiel, endopathique (sensation du locuteur non partageable²) ou admiratif de l'énonciation ou encore l'affirmation de la volonté du locuteur (volitif). Le point commun à tous ces éléments est de préciser la position, la distance de l'énonciateur par rapport à son énonciation et de fournir les sources ou les références de ses dires.

Toutes les langues peuvent utiliser des procédés lexicaux pour rendre ce type d'information mais seules quelques-unes grammaticalisent ces notions en les intégrant à un paradigme verbal.

Une supercatégorie grammaticale : le « médiatif »

D'un point de vue typologique, il y a de sérieuses raisons pour postuler l'existence d'une catégorie grammaticale spécifique rassemblant notamment les notions de oui-dire, d'inférentiel, d'admiratif et de testimonial, dans la mesure où elles sont fréquemment réunies à l'intérieur d'un même paradigme verbal. D'autre part, de tels paradigmes existent dans des groupes de langues génétiquement non apparentées (aire balkanique : turc, bulgare, etc.), langues

1. Dans l'ensemble de l'article, j'utiliserai les termes de médiatif et *evidential* comme des synonymes. Je remercie ici Z. Guentchéva de m'avoir invité à participer au colloque sur les médiatifs et, par là-même, de m'avoir donné l'occasion d'approfondir la réflexion sur cette question essentielle pour le tibétain, et pour les langues bodiques en général.

2. J'ai proposé ce terme pour désigner un type d'*evidential* lié à certaines perceptions comme la douleur, le goût, la faim, etc., qui, contrairement à la vision et à l'audition, ne peuvent être constatées par autrui. Seul le locuteur (ou l'énonciateur) possède un accès direct à ce type de sensation.

caucasiennes (géorgien, etc.), arménien, langues amérindiennes (andoke, tatuyo, etc.) et langues tibéto-birmanes³ (tibétain, gurung, newari, sherpa, dzongkha, ladakhi, tsangla, amdo, kham, etc.)

Enfin ces notions ne sont pas si éloignées qu'il n'y paraît à première vue. En effet si l'on considère la notion d'*observation* (*directe et indirecte*) comme centrale dans ce paradigme, on peut alors établir un lien entre notamment l'inférentiel, le oui-dire, l'admiratif et le constatif : l'inférentiel correspond ainsi à la description d'un procès à partir de l'*observation de la trace* laissée par ce dernier dans une situation donnée ; le oui-dire correspond à la description d'un événement auquel l'énonciateur n'a accès que par *la trace* qu'il a laissée dans le discours d'un autre ; le constatif, quant à lui, correspond à une observation directe par l'énonciateur de ce qu'il décrit ; enfin l'admiratif implique une *constatation* inattendue, surprenante.

Si l'on admet l'existence d'une telle catégorie, plusieurs problèmes subsistent qui ne sont pas sans importance : quelles notions comprendrait cette (super)catégorie ? Quelles sont ses limites ? Où se situe son centre de gravité ?

Les questions concernant l'étendue de la problématique se posent avec d'autant plus d'acuité qu'au-delà de certains points communs, les systèmes d'*evidentials* diffèrent nettement d'une langue à l'autre.

Par exemple, dans les dialectes tibétains, on trouve souvent un paradigme verbal réunissant à côté du constatif, du oui-dire (de l'indirect) et de l'inférentiel, un morphème indiquant la volition de l'énonciateur, totalement absent des systèmes balkaniques dans lesquels les phénomènes de médiativité ont été tout d'abord décrits. On peut donc se demander si le fait que la notion de volition soit intégrée à ce paradigme représente un cas isolé ou si d'un point de vue typologique, il existe des langues dans lesquelles les catégories de volition et de médiativité sont liées. L'approche cognitive nous suggère que le rapprochement de ces concepts n'est pas fortuit. En effet, d'une façon générale, l'énonciateur occupe de façon privilégiée, et successivement, les positions d'observateur, de rapporteur, d'expérient⁴, d'encyclopédiste (relatif), de raisonneur (auteur d'inférences notamment), d'« archiviste mnémique » mais aussi celle d'*agent volitif ou intentionnel*, perspective qui ne peut être assimilée à celle d'observateur.

Enfin, il est intéressant de noter que certaines valeurs médiatives comme l'inférentiel, le constatif, l'indirect, ou encore l'endopathique fournissent *le mode d'accès* à la source informationnelle, tandis que d'autres telles l'admiratif, le volitif ou le gnomique, précisent différents *types d'information*.

D'un point de vue général, la médiativité me paraît relever de la catégorie

3. La catégorie des *evidentials* est en général bien représentée dans les langues tibéto-birmanes, et tout particulièrement dans le groupe bodique où la majorité des langues (sinon toutes?) possèdent ce type de marque.

4. Terme utilisé par Lazard (1985, p. 9) et proposé originellement par Garde (1983) pour traduire l'anglais *experienter*.

du mode qui, dans cette optique, comprendrait trois composantes fondamentales : les modalités d'énonciation, les modalités d'énoncé (ou épistémiques) et les modalités médiatives. Le mode forme, avec le temps et l'aspect, une super-catégorie, et ces trois notions entretiennent dans les langues des relations étroites et complexes au sein du prédicat. J'ai proposé le terme de "tamalogie" pour désigner l'étude des interférences et des interactions entre le temps, l'aspect et le mode (Tournadre 1995), et dans cette perspective, il n'est pas étonnant que les modalités médiatives soient étroitement liées aux temps et aux aspects, y compris dans des langues comme le français où le médiatif est peu grammaticalisé⁵.

Nous allons dans la suite de cet article exposer les principales caractéristiques des systèmes médiatifs rencontrés dans quatre dialectes tibétains et proposer en conclusion une approche contrastive avec le bulgare.

2. GÉNÉRALITÉS À PROPOS DES SYSTÈMES MÉDIATIFS DES QUATRE DIALECTES

Le tibétain central, le dzongkha, le ladakhi et l'amdo (de Dzorge)⁶ sont tous directement dérivés du vieux tibétain mais ont tellement évolué phonologiquement⁷ et lexicalement qu'ils ne permettent plus de véritable intercompréhension. Cependant les lettrés parlant ces divers dialectes utilisent la même langue écrite : le tibétain littéraire.

5. Z. Guentchéva (1995) a clairement montré que les formes du conditionnel du français véhiculent des valeurs médiatives. Or, ces valeurs dépendent, me semble-t-il, à la fois de l'aspect lexical (télique ou atélique) et de l'aspect grammatical (accompli ou inaccompli). Ainsi, avec un verbe télique comme *arriver*, pour permettre une interprétation médiative, il faut employer un conditionnel passé (accompli) : *Il serait arrivé à Damas dans la matinée.* (= A ce qu'on raconte, il est arrivé...) mais : *?Il arriverait à Damas dans la matinée* (= A ce qu'on raconte, il arrive...), (seul un emploi gnomique rendrait possible une telle interprétation). En revanche, avec un verbe atélique comme *travailler*, les formes du conditionnel présent et passé, qui correspondent respectivement à l'inaccompli et à l'accompli, conviennent toutes deux pour indiquer une énonciation médiative : *Il travaillerait dans les services secrets* versus *il aurait travaillé...* (= Il travaille, paraît-il ... versus Il a travaillé, paraît-il ...).

D'une façon analogue, on peut noter qu'en tibétain le paradigme des formes médiatives est très réduit avec les verbes modaux tels que *dgos* « devoir ». Ainsi, avec ce verbe, les formes constatives, assertives et inférentielles suivantes sont incorrectes : **dgos song*, **dgos 'dug*, **dgos pa red*, **dgos yod red*, **dgos shag*.

6. Le tibétain central (tib. *dBus skad*) est parlé dans la Province Centrale du Tibet (actuellement située à l'intérieur de la « Région Autonome du Tibet » en République Populaire de Chine) dont le centre est la capitale Lhassa. C'est la langue véhiculaire des Tibétains au Tibet et dans la diaspora. Le dzongkha (*rDzong kha*) est une langue officielle du Bhoutan qui depuis les années soixante-dix a commencé à s'écrire (en utilisant l'alphabet tibétain). Le ladakhi (*Ladwags-si skad*) est parlé au Ladakh (actuellement en Inde du nord) et peut s'écrire également depuis peu. Enfin, dans la région de l'Amdo (correspondant actuellement à une partie des provinces chinoises du Qinghai, du Gansu et du Sichuan) on trouve une mosaïque de dialectes proches dont le plus connu est celui de Labrang. Les exemples du corpus sont néanmoins tirés du dialecte amdo de Dzorge (*A.mdo mDzo.dge*) dont les médiatifs ont été remarquablement décrits grâce à Sun (1993).

Tous les dialectes tibétains⁸ sont dotés de systèmes médiatifs riches et complexes qui se manifestent sous la forme d'auxiliaires verbaux. En revanche, en tibétain classique, la grammaticalisation de la médiativité est, sinon inexistante, du moins encore à l'état d'embryon. Comme l'a formulé Sun :

The grammaticalized evidentiality constitutes one of the most prominent pan-chronic⁹ and pan-dialectal traits of the Tibetan language. (1993, p. 948)

De plus, *les systèmes médiatifs de tous les dialectes tibétains sont morphologiquement différents mais fonctionnellement très proches.*

Avant d'aborder brièvement les particularités des systèmes dans les quatre dialectes et de dresser dans une optique typologique une liste des traits médiatifs pertinents pour l'ensemble de ces dialectes, nous allons examiner leurs points communs de différents points de vue : morphologique, syntaxique, aspectuel, catégoriel (classes de verbes) et cognitif.

- a) Les formes médiatives sont fréquemment dérivées d'anciens verbes
- de mouvement : *song* « aller », *byung* « venir », « survenir », *thal* « passer » ;
 - d'état : *'dug* « être assis », *bzhag* « être posé », *tshugs* « être planté », *yin* « être » (copule équative), *red* « être » (copule équative), *yod* « exister, être, avoir » (copule existentielle), etc. ;
 - de parole : *zer* « dire », *grag* « être répercuté, être connu » ;
 - et plus rarement de verbes de perception : *rag* « toucher »¹⁰.

Le corpus concernant le dzongkha est emprunté à G. van Driem (1992). Pour le ladakhi, les exemples sont tirés de S. Koshal (1978). Le corpus du dialecte de Dzorge est emprunté à J. Sun (1993). Les exemples empruntés à ces trois auteurs portent les abréviations GvD, SK et JS respectivement. Les exemples en tibétain central proviennent de mes enquêtes personnelles. Dans le cas des corpus empruntés aux auteurs ci-dessus, je suis entièrement responsable de toutes les éventuelles erreurs d'interprétation.

J'ai conservé les diverses transcriptions utilisées par les auteurs mais, dans un but d'uniformisation, j'ai noté la vélaire nasale par /ng/, la nasale palatale par /ny/ et l'occlusive rétroflexe par /tr/.

7. Pour en donner une idée, il suffit de signaler que le dzongkha et le tibétain central ainsi que les dialectes du kham ont développé des tons tandis que l'amdo et le ladakhi n'en possèdent pas et ont, de fait, conservé des groupements consonantiques (*clusters*) disparus dans les autres dialectes.

8. Ceci est également vrai pour les dialectes qui ne seront pas illustrés ici : *tsang* (*gTsang skad*) de la région de Shigatse, dialectes kham (*kham skad*) du Tibet oriental (bathang, derge, chamdo, etc.), *sherpa* (*sharpa'i skad*) parlé au Népal, *zangskari* (Inde du nord), variante du ladakhi, ou encore le sikkhimais (*'bras ljongs skad*).

9. Je ne suis pas tout à fait d'accord avec le terme « panchronique » dans la mesure où en tibétain littéraire classique, les auxiliaires verbaux apportent essentiellement des informations d'ordre aspecto-temporel et ne véhiculent pas un sens médiatif.

10. On trouve même en amdo, un morphème médiatif (indirect) /zəg/ identique à l'article indéfini, et dérivé semble-t-il, d'un article indéfini *zhig*, existant en tibétain littéraire. Pour expliquer cela, Sun (1993, p. 953) a judicieusement proposé une évolution conduisant de la définitude à la médiativité : « referential indefiniteness > evidential indirectness ». Une autre particularité morphologique des médiatifs dans les dialectes kham, amdo et tibétain central est l'utilisation d'un suffixe verbal, respectivement /gə/, /hkə/ et /ki/, sans doute dérivé du génitif *gi* pour indiquer le constatif. Par exemple, à Lhassa : *kho yong-gi = kho yong-gi 'dug* « il vient (je le vois) ». D'autre part, le morphème /sa/ (reconstruit phonologiquement comme **sal* par

b) En tibétain classique, ces verbes sont utilisés comme de véritables verbes indépendants mais ils apparaissent déjà comme auxiliaires. En tibétain central actuel, ils fonctionnent essentiellement en tant qu'auxiliaires ou copules.

c) D'un point de vue syntaxique, les auxiliaires verbaux sont toujours postposés au verbe principal et ne peuvent être séparés de ce dernier que par la négation ou par un suffixe aspectuel.

d) Les paradigmes médiatifs apparaissent presque toujours après le verbe final d'une proposition indépendante et, quelquefois, bien que rarement, après le verbe d'une subordonnée.

e) Dans une large mesure, *l'aspect interfère avec le médiatif* ; en effet, l'aspect qui peut être manifeste sous la forme d'un morphème autonome est cependant parfois amalgamé au médiatif. En général, le morphème aspectuel, s'il est autonome, précède le morphème médiatif mais il arrive qu'il le suive, comme c'est quelquefois le cas en ladakhi. De plus l'emploi des médiatifs varie en fonction des aspects et certains auxiliaires médiatifs sont confinés à l'inaccompli ou, inversement, à l'accompli. Rappelons en outre que, diachroniquement, la catégorie « inférentiel » est souvent liée au parfait dont elle est morphologiquement issue dans de nombreuses langues¹¹ (bulgare, turc, persan, etc.) et n'apparaît pas au futur.

f) L'emploi des formes médiatives *dépend également des différentes personnes* (en fonction de sujet, d'objet ou même de complément périphérique). En tibétain central s'est développée une nette opposition entre auxiliaires égophoriques (voir 4.4.) et auxiliaires neutres.

g) La « loi de l'anticipation » s'applique à l'ensemble des dialectes proches du tibétain dans les questions posées à l'allocutaire et le concernant directement : elle consiste à anticiper sur la réponse en utilisant des auxiliaires médiatifs égophoriques (normalement réservés à la 1ère personne) dans la mesure où la réponse attendue contiendra en principe un égophorique (associé à « je »).

h) L'emploi des auxiliaires médiatifs est fonction de *la classe verbale* : selon qu'il s'agit de verbes d'état (copule), d'activité, de perception, ou de sentiment ou encore de verbes volitifs, les morphèmes médiatifs peuvent être différents. *La négation exerce aussi des contraintes sur leur fonctionnement* (notamment en tibétain et en dzongkha ; voir GvD, p. 227)

i) Les diverses catégories d'*evidentials* peuvent être employées à l'intérieur d'un même texte.

j) Les paradigmes des copules et des auxiliaires ne correspondent pas tout à fait aux mêmes oppositions pragmatiques ou sémantiques.

Sun) existant dans de nombreux dialectes de l'Amdo et du Kham, pourrait être dérivé du tibétain littéraire *gsal* « être clair, évident », *sel* « clarifier ». Cette dernière hypothèse a cependant été rejetée par le linguiste tibétain Kesang Gyurmé, spécialiste notamment des dialectes Kham (communication personnelle).

11. Voir Z. Guentchéva (1993).

3. LES TYPES DE MÉDIATIF DANS LES DIALECTES TIBÉTAINS

Dans les dialectes tibétains (central, dzongkha, ladakhi, kham et amdo) on trouve l'ensemble des diverses catégories suivantes : *constatif* a) général (observation directe : visuelle, auditive ou olfactive), b) spécifique (impliquant une constatation tactile), « direct », inférentiel, endopathique, oui-dire, assertif indirect (ou non constatif), gnomique (vérité générale ou historique), information nouvelle (découverte)/ancienne (déjà connue), égophorique/neutre, volitif/non volitif, « révélatif »¹² mnémique (l'énonciateur fait appel à sa mémoire qu'il considère comme potentiellement défaillante).

Parmi les catégories ci-dessus, nous allons maintenant expliciter celles qui paraissent très proches mais correspondent en fait dans certains dialectes à des auxiliaires différents.

Tout d'abord, il est important de distinguer le *constatif* (ou testimonial) du « révélatif » (indication d'une découverte immédiate ou récente). Ces catégories sont facilement confondues car dans de nombreuses langues elles correspondent à un seul et même morphème. Le constatif n'implique pas que le locuteur constate ce qu'il énonce au moment où il le dit. La constatation peut même remonter à un passé relativement ancien. En revanche, la catégorie du révélatif correspond à une découverte du locuteur et implique une prise de conscience coïncidant en général avec le moment de l'énonciation. Une autre différence entre ces deux catégories tient au fait que la « découverte » n'est pas toujours due à une constatation (visuelle) même si c'est le cas la plupart du temps. Pour ces deux notions, le tibétain et le dzongkha utilisent des morphèmes différents (respectivement les copules /tu'/ vs /re'-sha'/ ; /du/ vs /'immä/).

Il est de même instructif de rapprocher l'*inférentiel* des deux catégories ci-dessus. En effet, dans de nombreuses langues, l'inférence est souvent rendue par les mêmes morphèmes que ceux indiquant la constatation ou la découverte. Ainsi le tibétain /sha'/ (ex. 19b.) et le français « tiens » (dans « tiens, il neige ! ») impliquent une constatation pure et simple, alors qu'en français « tiens, il a neigé », de même que le tibétain /sha'/ (ex. 1c.) correspondent bien à une inférence à partir d'indices constatés. Il faut distinguer, selon les langues, l'inférence certaine et l'inférence dubitative. Dans les dialectes tibétains, l'inférentiel apporte en général une information qui relève de la certitude ; par exemple /chū shōr-sha'/ signifie « tiens, il y a eu une inondation » et non « tiens, il a dû y avoir une inondation ». De façon générale, dans ces dialectes, les formes indirectes et directes se s'opposent pas par le degré de certitude.

Il apparaît également utile d'introduire la catégorie de « direct » très proche du constatif mais qui s'oppose néanmoins à ce dernier dans certains dialectes (cf. dzongkha et ladakhi ou d'autres langues comme le bulgare ou le turc). En

12. J'ai proposé ce terme de façon à élargir la notion d'admiratif qui est sémantiquement trop connotée et restreinte.

effet, le « direct » a pour but de souligner le fait que l'énonciateur *prend totalement en charge* les propos énoncés et présuppose une connaissance non médiate des faits grâce à l'observation mais aussi grâce à la connaissance réflexive (s'appliquant à soi-même), tandis que le constatif implique seulement que l'énonciateur *a observé* directement les faits énoncés¹³.

Un petit test permet de distinguer les deux catégories : les morphèmes du constatif ne sont en général pas compatibles avec la première personne. En effet, un locuteur *ne peut s'observer lui-même* (sauf dans des situations bien particulières : miroir, photographie, rêve, maladie mentale, états seconds, etc.) tandis que l'emploi du direct ne pose aucun problème avec la première personne (cf. dzongkha : /do/ (direct) vs /dowä/ ou /dä/ (constatif)¹⁴ ou /mä/ (constatif/endopathique). On peut aussi parfois distinguer le « direct » du constatif en ayant recours à la notion de consensus coénonciatif qui peut accompagner un vrai « constatif » (« je + tu constatons, n'est-ce pas ») alors qu'il est généralement absent lors d'une énonciation « directe »¹⁵.

La catégorie de l'*égophorique* est sans doute l'une des plus difficiles à saisir dans les systèmes médiatifs des langues bodiques. En effet, elle regroupe une série d'auxiliaires divers qui ont la particularité de rapporter une information personnelle, intime du locuteur (ou de l'énonciateur). Cette dernière est susceptible de préciser notamment la nature intentionnelle de l'acte accompli par le locuteur, le caractère certain ou habituel ou encore la connaissance ancienne du fait décrit, la direction du procès vers le locuteur (égocentripète) ou encore les sensations personnelles du locuteur (endopathique). Pour des raisons évidentes, les égophoriques sont associés de préférence à la 1ère personne et ne sont employés avec la 2ème et la 3ème personne que dans des cas exceptionnels impliquant une modélisation épistémique de l'énonciateur.

13. Le direct apparaît comme une neutralisation de l'opposition constatif et égophorique.

14. Koshal (1979, p. 186) confirme ce fait dans le cas du ladakhi :

Usually *dug* is used only with 2nd and 3rd person subjects as one cannot see himself but can see only others. However, *dug* can be used with 1st person subjects if one is seeing oneself in a mirror or in a dream and is referring to it.

Van Driem (1992, p. 113) fait le même genre de remarque à propos du dzongkha pour la forme 'immä (« découverte ») :

The use of 'immä with second person referent is less common and is exceedingly rare with first person referents because it is unusual for a speaker to want to express a recently gained insight into the identity of the person to whom he is speaking, much less his own identity. However, there are situations in which 'immä could be used with a first or second person subject.

A propos de /dowä/ voici ce que nous dit Van Driem (1992, p. 183) :

Normally, it is inappropriate to use a verb in /dowä/ with respect to the first person [...].

Dans ce cas, la contrainte pesant sur la 1ère personne semble tenir à une relation complexe entre l'aspect et le moment de l'observation.

15. Le direct implique que le locuteur détient son information de première main, mais contrairement au véritable constatif, il ne peut inviter son interlocuteur à constater comme lui l'événement, comme le dit Van Driem (1992, p. 178) :

[do] excludes by implication the observation of the person addressed [...] but it is natural to use the form [...] [dowä] if the person addressed is present and is in a position to observe the activity himself if he so desires.

Les auxiliaires volitifs (ou intentionnels) se rencontrent en tibétain central (accompli, inaccompli et futur), en dzongkha (futur¹⁶) et en amdo¹⁷ (accompli et inaccompli). Ils sont par définition égophoriques puisque le locuteur n'a directement accès qu'à ses propres intentions et non à celles d'autrui, lesquelles ne peuvent lui être rapportées qu'indirectement.

Parmi les différents auxiliaires égophoriques, la fonction pragmatique indiquant le caractère endopathique de l'information est représentée à travers les divers dialectes tibétains mais elle est en général morphologiquement identique aux auxiliaires constatifs et pour cette raison, elle a donc été largement ignorée jusqu'à présent¹⁸. L'endopathique implique non plus une observation visuelle directe, mais des sensations internes ou des émotions ressenties par l'énonciateur et qu'il est en général le seul à percevoir dans la mesure où elles n'affectent que son propre corps ou son mental. Les sujets des auxiliaires endopathiques associés aux verbes tels que « avoir faim », « avoir mal », « aimer », etc. sont presque toujours à la 1^{ère} personne.

On peut enfin distinguer le gnomique de l'assertif indirect (bien que dans certaines langues, ces deux traits soient rendus par un même morphème grammatical¹⁹). L'*assertif indirect* implique généralement que le locuteur n'a pas été témoin des faits qu'il rapporte et que, par conséquent, il ne fait que reproduire les propos d'autrui, se rapprochant ainsi du *oui-dire*. Quant au *gnomique* il a un statut hybride : d'un côté, il traduit une information présentant un consensus dans la communauté linguistique, et est de ce fait, en principe partagé par l'énonciateur (qui peut en outre l'avoir lui-même vérifié) mais, d'un autre côté, le caractère objectif de ce type d'énonciation lui confère un aspect indirect et non imputable au locuteur.

4. ILLUSTRATIONS DES OPPOSITIONS PRINCIPALES DANS LES QUATRE DIALECTES

4.1. Le constatif

Les quatre dialectes présentent tous une opposition systématique entre constatif et assertif. Ainsi, en Tibétain central, on peut opposer (1a-b) :

16. Van Driem (1992, p. 309) a découvert en dzongkha un futur égophorique volitif (*autolalic future*) /g^oeno/ utilisé uniquement dans les monologues intérieurs et dont le sujet est obligatoirement à la 1^{ère} personne :

The autolalic future [...] expresses the intent of the first person subject [...]. The form is never uttered, unless one is talking to oneself and is always used in the first person singular.

17. Voir à ce sujet Sun (1993, p. 960)

18. Par exemple en tibétain /tu'/ ('*dug*) ou en dzongkha /mä/ qui fonctionnent à la fois comme constatif (avec les 2^{ème} et 3^{ème} personnes) et endopathique (avec la 1^{ère} personne). En revanche, le ladakhi dispose d'un morphème spécifique /rag/ pour l'endopathique.

19. Par exemple en tibétain central, /kiyore'/ indique aussi bien l'assertif indirect que le gnomique. En revanche, le ladakhi fait usage de deux morphèmes distincts, respectivement : /kak/ et /a nog/.

- (1a) mätrokungkar-la sāyom-ki' khāngpa mangpo lq'-song
 NP-LOC tremblement maison beaucoup+Ø détruire-
 de terre-ERG de terre-ERG CONST
- (1b) mätrokungkar-la sāyom-ki' khāngpa mangpo lq'-pare'
 NP-LOC tremblement maison beaucoup+Ø détruire-ASS
 de terre-ERG de terre-ERG

« A Metrogunkar, le tremblement de terre a détruit beaucoup de maisons »

L'énoncé (1a), avec /song/ (*constatif*) implique une situation dans laquelle le locuteur a lui-même été présent lors du tremblement et a observé directement le phénomène. Tandis que (1b), avec /pare'/, présuppose que le locuteur a reçu cette information de seconde main ou bien que c'est un fait connu en général.

Nous trouvons également un type d'oppositions similaires en ladakhi, dzongkha et amdo respectivement dans les exemples (2a-b), (3 a-b), et (4 a-b) :

- (2a) pumo-e pəl.ləḁ-lə pene təng-duk-pin
 fille-ERG Paldan-DAT argent donner-DIR-INAC+PASSÉ
 « La fille donnait de l'argent à Paldan » (SK, p. 199)

- (2b) pəl.ləḁ trongkhyer-lə yong-ngət-pin
 Paldan ville-DAT aller-ASS-INAC+PASSÉ
 « Paldan allait en ville » (SK, p. 197)

- (3a) d'ato mo thaptsha-na lâ be-dowä
 maintenant elle+Ø cuisine-LOC travail faire-CONST+INAC
 « Elle travaille dans la cuisine maintenant » (GvD, p. 177-78)

- (3b) tendzi phasha z'a-wi
 Tendzi+ABS viande de porc+ABS manger-ASS+INAC
 « Tendzi mange du porc (en général) » (GvD, p. 197)

- (4a) trachi-kə htæ nyu-thæ
 Tashi-ERG cheval+Ø acheter(PASSÉ)-CONST+ACC

- (4b) trachi-kə htæ nyu-nəre
 Tashi-ERG cheval+Ø acheter(PASSÉ)-ASS+ACC
 « Tashi a acheté un cheval » (JS, p. 950)

Dans les énoncés (1a), (2a), (3a), (4a), les morphèmes /song/ (C), /dug/ (L), /dowä/ (L), /thæ/ (A) impliquent tous une observation directe du locuteur tandis que les énoncés (1b), (2b), (3b), (4b) correspondent à des assertions non constatatives.

4.2. L'inférentiel

Ce type de morphème médiatif existe dans l'ensemble des quatre dialectes et nous allons l'illustrer dans chacun des cas :

Tibétain central

- (1c) mätrokungkar-la sāyom-ki' khāngpa mangpo lok-sha'
 NP-LOC tremblement maison beaucoup+Ø détruire-
 de terre-ERG INFÉR

« A Metrogunkar, le tremblement de terre a détruit beaucoup de maisons. »

L'énoncé présuppose que le locuteur n'était pas présent au moment du sinistre mais a observé les dégâts causés par les secousses : les maisons écroulées, etc. Il en a inféré qu'un tremblement de terre s'était produit.

Ladakhi :

- (5) nga tiru bjang-da-nu
 je+Ø argent+Ø perdre-ACC-INFÉR
 « (Tiens), j'ai perdu mon argent. » (GvD, p. 230)
- (6) kho-e khāng pə somə zhik nyos-tok
 il-ERG maison nouvelle une+Ø acheter-INFÉR
 « (Tiens), il a acheté une nouvelle maison » (SK, p. 216)

Amdo :

- (7) kho yong-yod-sha.yod.hkə khu ham gokhæ-næ həd
 il+Ø venir-AUX-INFÉR il+GÉN botte seuil-LOC ôter
 çag-yod-hkə
 laisser-AUX+CONST
 « (Tiens), il doit être venu, puisque ses bottes ont été laissées sur le seuil de la porte. » (JS, p. 980)

Dans les énoncés (5), (6) et (7), les morphèmes /nu/(nug), /tok/(tog) et /shayod.hkə/(sal-yod-gi) précisent de la même façon que le locuteur fonde ses propos sur une inférence à partir d'indices puisés dans les diverses situations.

4.3. Le ouï-dire

Les quatre dialectes ont également en commun un morphème dérivé du verbe zer « dire » pour indiquer le ouï-dire. Par exemple en tibétain central, si à (1a), (1b) ou (1c), nous ajoutons le morphème /sa/, nous obtenons :

(1d) mätrokungkar-la sāyom-ki' khāngpa mangpo lo'-pare'-sa

(1e) mätrokungkar-la sāyom-ki' khāngpa mangpo lo'-song-sa

(1f) mätrokungkar-la sāyom-ki' khāngpa mangpo lo'-sha'-sa

« Il paraît qu'un tremblement de terre a détruit beaucoup de maisons à Metrogungkar. »

Dans (1d), contrairement à (1e), l'informateur du locuteur n'a pas été lui-même témoin de l'événement en question ; (1f) stipule que la personne rapportant les propos au locuteur a opéré une inférence à partir des indices ou de l'état résultant.

La même opposition est illustrée ci-dessous dans le dialecte amdo.

(8a) kharnəb nye xor-wə-thæ-se
hier feu+Ø échapper-hors de-CONST-QUOT

(8b) kharnəb nye xor-s^hong-zəg-se
hier feu+Ø échapper-hors de-ASS-QUOT
« Il paraît qu'il y a eu un incendie hier. » (JS, p.83)

Là encore, dans 8a le locuteur tient son information de quelqu'un qui a été lui-même témoin de l'événement, ce qui n'est pas le cas pour (8b).

103 —

4.4. Les égophoriques

Nous allons illustrer les principaux types à travers les quatre dialectes :

4.4.1. L'égophorique volitif

Amdo :

(9) ngæ xabda s^hong-nə
je chasser aller(PASSÉ)-EGOVOL+ACC
« Je suis allé chasser. » (JS, p. 956).

Avec les morphèmes constatif /thæ/ ou assertif /zəg/, l'énoncé est inacceptable.

*ngæ xabda s^hong-thæ

*ngæ xabda s^hong-zəg

Inversement avec les 2ème et 3ème personnes, la forme /nə/ est impossible :

*tchekæ (« tu ») xabda s^hong-nə

En tibétain central, le même énoncé, bien que lexicalement différent, présente un fonctionnement identique :

(10) ngä'/ngä rjta'-tāng-kar chīn-payin
je-ERG/ABS gibier-faire-pour aller-EGOVOL+ACC.
« Je suis allé chasser. »

Avec le constatif, on observe les mêmes impossibilités qu'en amdo :

*nga r̥ita'-tāng-kar chīn-song.

Cet énoncé ne serait acceptable que dans des contextes pragmatiques très spéciaux où la volonté consciente du locuteur est neutralisée, par exemple s'il s'agissait d'un rêve où il s'était vu en train de chasser.

Dans ce même contexte, l'auxiliaire assertif /pare'/ est lui aussi inacceptable :

*nga r̥ita'-tāng-kar chīn-pare'.

Toutefois, là encore, une phrase telle que : /nga chīn-pare'/ « j'y suis allé » serait appropriée dans le cas où la personne décrit un acte inconscient ou involontaire, par exemple, une perte de lucidité (ou un cas de somnambulisme) ou encore un voyage ne dépendant pas de sa volonté qui s'est produit dans l'enfance, alors que le locuteur était emmené par ses parents.

En revanche, l'emploi d'un auxiliaire intentionnel avec les 2ème et 3ème personnes est, tout comme en amdo, rigoureusement impossible ; on utilisera alors le constatif ou l'assertif :

- (11) *khyērang/khōng r̥ita'-tang-kar chīn-payin
 tu/il gibier-faire-pour aller-EGOVOL+ACC
 « Tu es / il est allé chasser. »

104

4.4.2. L'endopathique

Dans certains cas (Tibétain central et amdo), l'endopathique est *formellement* semblable au constatif mais fonctionnellement distinct dans la mesure où il est employé obligatoirement avec des 1ères personnes (or, précisément celles-ci sont normalement exclues avec les vrais constatifs). Pour les 2ème et 3ème personnes, l'auxiliaire inférentiel est requis :

Amdo :

- (12a) tæ ngæ htog-(*yod)hkə
 maintenant je+ABS faim-ENDO
 « Maintenant, j'ai faim. » (JS)

- (12b) tæ kho htog-yod.hkə
 maintenant il+ABS faim-INFÉR
 « Maintenant, il a faim. »

Nous observons une fois encore le même fonctionnement au-delà de la différence morphologique, à un millier de kilomètres de là, dans la région de Lhasa.

Tibétain central :

- (13a) tha nga thrōko' tō'-ki
 maintenant je+ABS estomac (être) affamé-ENDO
 « Maintenant, j'ai faim. »

mais :

- (13b) *thā khō thrōko' tō'-ki
maintenant il+ABS estomac (être) affamé-ENDO
« Maintenant, il a faim. »

L'inférentiel est approprié avec ce type de procès puisque le locuteur ne peut se prononcer que sur sa propre sensation de faim et non sur celle d'autrui hormis le cas d'indices extérieurs (gargouillements, excitation, etc.) :

- (13c) thā khō thrōko' tō'-sha'
maintenant il+ABS estomac (être) affamé-INFÉR
« Tiens, maintenant il a faim. »

Bien entendu, il est également possible d'utiliser le discours rapporté :

- (13d) khō thrōko' tō'-ki ser-ki
il+ABS estomac (être) affamé-ENDO dire-CONST
« il dit : j'ai faim. » ou « il dit qu'il a faim. »

Enfin, en dzongkha nous trouvons également un endopathique (semblable au constatif /mä/) comme le montrent les exemples (14) et (15).

- (14) nga hing-lä rang chō-lu gau-mä
je+ABS cœur-ABL même toi-DAT aimer-ENDO
« Je t'aime de tout mon cœur » (GvD, p. 206)

- (15) d'a nga nau-mä
maintenant je souffrir-ENDO
« Maintenant je suis malade. » (GvD, p. 206)

Le ladakhi utilise quant à lui un morphème spécifique /rak/ dérivé du verbe « toucher, sentir » pour indiquer l'endopathique :

- (16) nge za-na ju ang mi-rak
je+ERG manger-si digérer même NÉG-ENDO
« Même si je mange, je ne parviens pas à digérer. »
[*lit.*: je ne digère même pas]. (SK, p. 368)

Dans ce contexte, le constatif direct /duk/ (ou son allomorphe /ruk/ etc.) n'est pas approprié dans la mesure où ce phénomène n'est pas visuellement observable :

*? nge za-na ju ang mi-ruk

4.5. Le révélatif

Cette fonction pragmatique s'applique à de nombreuses situations, dans lesquelles le locuteur découvre brusquement ou a récemment pris conscience des faits.

Le dzongkha distingue régulièrement l'assertif correspondant à une information ancienne (égophorique ou gnomique) de l'information récente ou immédiate :

(17a) 'l**ö**bö-g'i ch'ônâm-'ing
 maître-ERG enseigner-ASS
 « Le maître enseigne. » (GvD, p. 190)

(17b) kho 'l**ö**bö me-rung kho-g'i chötöm-'immä
 il maître NÉG-mais il-ERG enseigner-RÉV
 « [Tiens, c'est curieux], bien qu'il ne soit pas enseignant, il donne des enseignements. » (GvD, p. 187)

Le phénomène apparaît également marqué en tibétain central mais uniquement avec les copules. La mise en parallèle des énoncés de sens identiques permet de faire ressortir la signification des morphèmes révélatifs /immä/ et /re'-sha'/.

Dzongkha :

(18a) 'a.phi 'mi d'i dr'ung yi 'ing
 là-bas homme ce secrétaire être(ASS)
 « Cet homme-là est un secrétaire. » (GvD, p. 112)

(18b) 'a.phi 'mi d'i dr'ung yi 'immä
 là-bas homme ce secrétaire être(RÉV)
 « [Tiens, je viens d'apprendre/je réalise/je découvre que] cet homme-là est un secrétaire. »

Tibétain central :

(19a) phāki mī te thrungyi' re'
 là-bas homme ce secrétaire être(ASS)
 « Cet homme-là est un secrétaire. »

(19b) phāki mī te thrungyi' re'-sha'
 là-bas homme ce secrétaire être(RÉV)
 « [Tiens, je viens d'apprendre/je réalise/je découvre que] cet homme-là est un secrétaire. »

En (18b) et (19b) le locuteur vient de prendre conscience des faits qu'il énonce. La plupart du temps, la « révélation » est due à une observation visuelle mais il arrive que ce soit grâce à des indices manifestes, auquel cas le révélatif se rapproche d'un inférentiel.

5. TABLEAU RÉCAPITULATIF

Le tableau ci-après résume les principales oppositions médiatives rencontrées dans les quatre dialectes illustrés précédemment. Il ne s'agit en aucune façon d'une présentation exhaustive de ces systèmes. En ce qui concerne le dzongkha, l'amdo et le ladakhi, les cases vides s'expliquent par le fait que les formes correspondantes sont inexistantes ou bien qu'elles ne sont inconnues. a) et b) réfèrent respectivement aux aspects accompli et inaccompli. Enfin l'astérisque indique que les formes ne sont utilisées qu'en tant que copule.

	Tibétain central	Dzongkha	Amdo	Ladakhi
oui-dire	a) sa b) sa	z'e/lo z'e/lo	se se	zer zer
reformulation / indirect	a) pare' b) kiyore'		zæg	kak / tshuk
gnomique	a) pare' b) kiyore' / kire'	'ing / ø	nəre	a-nok / at
égophorique volitif	a) payin b) kiyö'		nə hkəyod	
égophorique certain / ancien / habituel	a) – b) kiyö'	'ing / wi / *yö'		ø at
égophorique centripète	a) chung b) –			
égophorique endopathique	a) chung b) ki(tu')		thæ	arak
égophorique inconscient	a) pare' b) kiyore'		zæg	
direct	a) – b) –	yi/ci do		(s)-pin duk
constatif	a) song b) ki(tu')	dowä / mä	thæ hkə	
révélatif / admiratif	*re'-sha'	'immä / bä		tshuk
inférentiel	a) sha' / tu'	nu	s ^h ayod ^h kə /yod-thæ	tok

6. COMPARAISON AVEC LE SYSTÈME BULGARE

Il nous a semblé utile de comparer brièvement le système médiatif bulgare avec celui des langues que nous venons de décrire, afin de faire ressortir quelques différences essentielles.

Rappelons d'abord les principaux faits morphologiques pour le verbe « arriver »²⁰ en bulgare :

a) modus testimonialis (direct)	<i>pristigna</i>	« est arrivé »
b) modus conclusivus (inférentiel)	<i>e pristignal</i>	« est arrivé »
c) modus narrativus (oui-dire)	<i>pristignal</i>	« est arrivé »
d) modus inveritativus (oui-dire+dubitatif)	<i>pristignal bil</i>	« serait arrivé »

Nous trouvons donc un paradigme essentiel de quatre séries verbales qui peuvent être comparées aux quatre formes suivantes du tibétain central :

a) constatif	<i>phep-song</i>	« est arrivé » (je l'ai vu)
b) inférentiel	<i>phep-sha'</i>	« est arrivé »
c) indirect/narratif	<i>phep-pare'</i>	« est arrivé »
d) oui-dire	<i>phep-pare'-sa</i>	« est arrivé, paraît-il »

Les différences principales que présente le bulgare par rapport au tibétain central (ou, plus généralement, par rapport aux systèmes examinés plus haut) sont les suivantes :

– Le nombre des formes est bien circonscrit à l'intérieur des « conjugaisons automatiques » que l'on trouve dans les langues européennes (romanes, slaves, germaniques).

– Le constatif n'est pas marqué en tant que tel mais seulement par *opposition* au médiatif (*renarrativus*) ou à l'inférentiel (*conclusivus*).

En d'autres termes ce qui est fondamentalement marqué en bulgare, c'est la reformulation des propos d'autrui ou encore l'inférence et *non la testimonialité*. En effet, dans le cas du registre narratif, l'aoriste (forme simple) n'est pas interprété comme un constatif ou testimonial, il ne l'est *que dans le cas du registre énonciatif*. Et même dans ce cas, comme le dit Z. Guentchéva (1990, p. 191) : « La valeur de témoignage est [...] en réalité *secondaire* ». L'auteur poursuit en disant que l'énonciateur souhaite affirmer des faits qu'il présente comme « certains et réalisés donc objectivisés » et « *peu importe [... qu'il] ait ou non été témoin des faits* ». Autrement dit, ce qui est important, c'est que le locuteur prenne totalement en charge les faits énoncés, même s'il ne les a pas forcément constatés *de visu*.

En tibétain, la situation est *précisément inverse* puisque c'est le constatif qui est marqué et que l'indirect ne l'est que par déduction. L'emploi de cette dernière forme implique en général que l'on a pas vu directement l'action, et que, *probablement*, on reformule les propos d'autrui, mais ceci n'est pas une condition obligatoire. L'assertif indirect ou narratif, en s'opposant au constatif

20. G. Gerdžikov (1984), Z. Guentchéva (1993, p. 59).

et en introduisant une certaine distanciation de l'énonciateur par rapport au fait énoncé, concourt à créer deux effets de sens, somme toute, opposés : ou bien l'énonciateur insiste sur le fait qu'il n'a pas été témoin de ce qu'il décrit, ou bien il utilise une telle forme pour se débarrasser du caractère subjectif lié à une constatation personnelle et rendre plus objectifs les faits qu'il avance (dans ce dernier cas, l'énonciateur peut très bien avoir été un témoin direct).

Une autre différence entre les deux systèmes tient à ce que l'emploi des formes inférentielles et médiatives (modes « conclusivus » et « renarrativus ») impliquent une assertion moins catégorique que celle liée à la forme testimoniale. Cela n'est généralement pas le cas des assertifs indirects dans les dialectes tibétains.

D'autre part, comme nous l'avons montré plus haut, la particularité des vraies formes constatives des dialectes tibétains est qu'elles ne sont *pas compatibles avec la première personne* hormis dans des cas bien particuliers. Or, en bulgare, les formes dites « testimoniales » (ex. l'aoriste perfectif *pristignax*) peuvent être associées à la 1^{ère} personne sans aucune difficulté. Il ne s'agit donc pas dans cette langue de constatifs mais bien de formes « directes » (voir § 3.).

En conclusion, si les valeurs respectives de l'inférentiel et du modus conclusivus d'une part, et celles du oui-dire et du modus inveritativus d'autre part, sont, en bien des points, comparables, les oppositions entre les formes a) et c) – constatif vs indirect (en tibétain central) et tesmimonialis vs narrativus (en bulgare) – sont, elles, d'une nature radicalement différente. Ces divergences essentielles sont résumées dans le tableau contrastif suivant qui présente les formes médiates et constatives dans les deux langues.

	constatation	reformulation des propos d'autrui
BULGARE		
modus testimonialis	+ / -	-
modus renarrativus	-	+
TIBÉTAÏN		
constatif	+	-
indirect / assertif	-	- / +

7. CONCLUSION

Pour décrire les auxiliaires verbaux finaux dans les dialectes tibétains, il faut faire appel à une sorte de « grammaire des situations » remplaçant la grammaire au sens classique du terme. Cette influence prépondérante de la *pragmatique* sur la forme de l'énoncé est une des difficultés majeures dans l'apprentissage du tibétain.

Les médiatifs ont donc un rôle grammatical essentiel²¹ dans l'ensemble des dialectes tibétains et sont représentés à chaque énonciation. En effet, il est obligatoire, d'un point de vue grammatical, de préciser les sources, les références de l'information transmise et la position de l'énonciateur par rapport à celles-ci²².

Malgré la spécificité des médiatifs dans les langues bodiques, il ne faudrait pas en déduire que celles-ci ne peuvent guère nous renseigner sur la genèse et le fonctionnement de cette catégorie cognitive. Il me semble au contraire que le caractère relativement récent, la diversité et la richesse morphologiques ainsi que la complexité de leur système font de ces langues un véritable laboratoire pour l'étude de cette catégorie.

110 —

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DRIEM, George van, 1992 – *The grammar of Dzongkha*, Dzongkha Development Commission, Thimphu, Norbu Rabten Press.
- GARDE, P., 1983 – Les cas russes : approche nominocentrique, *BSL* 78/1, p. 337-74.
- GENETTI, Carol, 1994 – *A descriptive and historical account of the Dolakha dialect*, Tokyo, Institute of Study of Languages and Cultures of Asia and Africa.
- GERDŽIKOV, G., 1984 – *Preizkazvaneto na glagolnoto dejstvie v b'lgarskija ezik*, Sofia, Nauka i izkustvo.
- GLOVER, Waren William, 1974 – *Sememic and grammatical structures in Gurung (Nepal)*, Kathmandu, Tribhuvan University.
- GUENTCHÉVA, Zlatka, 1990 – L'énonciation médiatisée en bulgare, *Revue d'Études Slaves* LXII/1-2, p. 179-196.
- 1993 – La catégorie du médiatif en bulgare dans une perspective typologique, *Revue d'Études Slaves* LXV/1, Paris.

21. Les médiatifs interfèrent fréquemment non seulement avec les catégories du temps, de l'aspect et du mode mais aussi avec les personnes (sujet ou objet direct/indirect), la négation ou encore la modalité volitive.

22. Sangda Dorje, maître de conférence à l'Université de Lhassa, a décrit les auxiliaires médiatifs de la façon suivante : « *gnas tshul ga nas rtsad chod dam ga nas shes -pa'i khungs* [Les auxiliaires finaux indiquent] les références à partir desquelles les informations ont été connues ou trouvées » (communication personnelle). Il est intéressant de noter que *khungs* « référence » est le mot traditionnellement utilisé dans la philosophie bouddhique pour désigner les textes étayant l'argumentation.

- 1994 – Manifestations de la catégorie du médiatif dans les temps du français, in P. Dendale & L. Tasmowski (eds), *Les sources du savoir et leurs marques linguistiques*, Paris, Larousse. ("Langue française" 102).
- HONGLADAROM Krisadawan, 1994 – Historical Development of the Tibetan evidential *Tuu*, in H. Kitamura (eds), *Current Issues in Sino-Tibetan Linguistics*, Osaka, Nishida et Nagano.
- KESANG GYURME, 1992 – *Le Clair Miroir. Grammaire tibétaine*, trad. et commentée par H. Stoddard et N. Tournadre, Eds Prajña, Arvillard.
- KOSHAL Sanyukta, 1982 – *Conversational Ladakhi*, Delhi, Motilal Banarsidass.
- 1979 – *Ladakhi Grammar* Motilal Banarsidass, Delhi
- LAZARD, Gilbert, 1985 – Les variations d'actance et leurs corrélats, *Actance 1*, Paris, CNRS-RIVALC.
- SUN Jackson Tian Sin, 1993 – Evidentials in Amdo Tibetan, *The Bulletin of the Institute of History and Philology Academia Sinica*, vol. LXIII part IV, Taipei, Taiwan.
- TOURNADRE, Nicolas, 1992 – La deixis en tibétain : quelques faits remarquables, *La Deixis*, PUF, Paris.
- 1994 – Personne et médiatifs en tibétain, *Faits de Langues 3*, Paris, PUF.
- 1995 – Hiérarchie des traits aspectuels en français. Quelques remarques typologiques concernant la tamologie, Communication au 14^{ème} colloque européen sur la *Grammaire et le Lexique comparés des langues romanes*, Tel-Aviv, septembre 1995.
- 1996 – L'ergativité en tibétain. Approche morphosyntaxique de la langue parlée, Paris-Louvain, Peeters ("BIG" 33), 392 p.

ABRÉVIATIONS UTILISÉES

ABL	ablatif	ERG	ergatif
ABS	absolutif	GÉN	génitif
ACC	accompli	INAC	inaccompli
ASS	assertif	INFÉR	inférentiel
AUX	auxiliaire	LOC	locatif
CONST	constatif	NP	Nom propre
DAT	datif	QUOT	quotatif, oui-dire
DIR	direct	RÉV	révélatif
ENDO	endopathique	TE	tibétain écrit (translittéré en italique)